Retraite de l'Avent de la Fraternité – Hauterive 22.11.2025

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori OCist

Pas un cheveu ne sera perdu

La consistance éternelle de la vie

Je voudrais partir d'une méditation que m'a inspirée l'Évangile de dimanche dernier, surtout là où Jésus dit : « Vous serez livrés même par vos parents, vos frères, votre famille et vos amis, et ils feront mettre à mort certains d'entre vous. Vous serez détestés de tous, à cause de mon nom. Mais pas un cheveu de votre tête ne sera perdu. C'est par votre persévérance que vous garderez votre vie. » (Lc 21,16-19)

Ce que Jésus nous annonce dans cette page de l'Évangile est paradoxal. D'une part, il nous parle clairement de terribles persécutions, de trahisons de la part des personnes les plus chères et les plus proches, comme les parents, les frères et sœurs, les amis ; il nous annonce également que certains disciples subiront le martyre et seront haïs de tous à cause de lui. Ce sont donc des annonces qui font trembler, qui devraient nous remplir d'angoisse. Être tué pour sa foi et être haï de tous est terrible, mais surtout, l'expérience d'être trahi par ses amis et sa famille est terrible.
Mais aussitôt après, comme si tout cela ne devait pas nous nuire, il nous dit que pas un cheveu de notre tête ne sera perdu. Qu'est-ce que cela signifie ? Est-il donc possible de mourir et de sauver nos cheveux ? Mais à quoi servent les cheveux si... on nous coupe la tête ? Nous préférerions tous perdre nos cheveux, si nous en avons encore, et sauver notre vie...

Mais Jésus ne nous dit pas cela pour nous assurer que nous ne subirons aucun mal, que nous ne mourrons pas, que nous survivrons aux persécutions. Il nous dit cela pour nous faire comprendre que ce qui sauve notre vie, ce n'est pas de survivre, ce n'est pas de rester indemne, ce n'est pas d'être aimés et estimés de tous, mais d'être à Lui, d'être liés au Christ, de Lui appartenir, d'être aimés de Lui, d'être ses amis. C'est cela qui nous sauve et qui sauve toute notre personne, jusque dans les moindres détails, aussi insignifiants soient-ils, comme un cheveu, ou comme chaque instant de notre vie quotidienne, ou comme chaque mot que nous prononçons, chaque regard que nous exprimons. Tout en nous est sauvé par le Seigneur si nous lui appartenons, si son amour est pour nous plus important que la vie, plus important que l'estime du monde, plus important même que les liens familiaux et les amitiés les plus étroites.

C'est la conscience qui s'est réveillée chez l'évêque Eugenio Corecco, alors même que sa vie s'éteignait dans la maladie, en priant le Psaume 62, et qui lui a permis d'aller à la rencontre de la mort avec une foi totale : « Ton amour vaut mieux que la vie : tu seras la louange de mes lèvres ! » (Ps 62,4).

La joie et la paix en nous naissent de la possession d'un trésor plus grand que la vie, et ce trésor est l'amour de Dieu pour nous.

Dieu nous aime totalement, jusqu'au moindre détail de notre être, mais il nous aime aussi pour toujours, non seulement pendant notre vie, mais au-delà de notre vie. La vie éternelle pour nous consiste à être aimés éternellement par Dieu. La vie ne se dissout pas dans le néant parce qu'il nous est donné de croire et d'appartenir à un Dieu qui nous aime pour toujours. La vie éternelle commence pour nous lorsque nous nous laissons aimer maintenant d'un amour éternel. Comme Don Giussani aimait à le rappeler en citant une phrase du prophète Jérémie : « Je t'aime d'un amour éternel, aussi j'ai pitié de ton néant » (cf. Jr 31,3).

La tendresse de Dieu pour notre néant

Qu'y a-t-il de plus « néant » en nous qu'un cheveu, ou un instant de la vie quotidienne, ou un geste de la vie quotidienne que nous oublions peut-être aussitôt après l'avoir accompli, comme lorsque nous nous demandons si, il y a une demi-heure, nous avons pris les médicaments prescrits ou si nous avons éteint la lumière à la maison ? Qu'y a-t-il de plus insignifiant que les mille gestes automatiques de chaque journée ? En vieillissant, je me rends de plus en plus compte de leur importance, car les oublier vous confronte comme à un vide face à vous-mêmes. On se lève pour faire quelque chose et, une fois debout, on oublie pourquoi on s'est levé, et on reste là, comme face à un mystérieux effacement, une annihilation de sa personne, de sa conscience. La réaction est généralement une irritation, une impatience envers nous-mêmes, envers nos limites. Chaque « cheveu » de l'existence devient comme hostile, ennemi de notre bien-être, ennemi de notre vie, de notre joie de vivre ; surtout ennemi de l'assurance que nous aimerions nous donner. C'est comme si nous perdions notre gratitude envers nous-mêmes, envers notre corps qui nous a si fidèlement servi jusqu'à présent, qui a lutté contre les maladies et les accidents, et qui s'est fait, tant bien que mal, l'instrument du don de notre vie, du service que nous avons rendu.
Nous devenons comme tant de couples âgés qui ont du mal à accepter la fragilité croissante de leur partenaire. Et je vois souvent cela aussi, et peut-être surtout, chez les couples encore jeunes, peut-être parce que la vie d'aujourd'hui exige plus de performances, va plus vite, exige des réactions immédiates et multiples, et cela nous fait toucher plus vite notre limite qu'autrefois.

Et voilà qu'au milieu de tout cela, c'est comme si le Christ apparaissait devant nous, juste au moment où nous sommes irrités par l'instant où nous n'avons pas été à la hauteur, ou dont nous nous sommes encore une fois distraits, que nous avons oublié, et il nous disait : « Excuse-moi, mais sais-tu que pas un cheveu de votre tête ne sera perdu ? ».
Quelle provocation, et quelle désorientation nous ressentons à notre égard ! Car on se rend compte qu'on n'est pas aimé en gros, mais dans le détail. On se rend compte qu'on est aimé par Dieu, et donc aimé éternellement et infiniment comme seule la charité de Dieu peut et sait aimer ; et on est aimé ainsi précisément à l'instant où l'on est irrité par la fragilité et l'inconsistance de soi-même que l'on expérimente ;

on est aimé ainsi dans le détail fragile de la vie que l'on maudit, qui nous humilie, qui nous rend tristes et maussades.

C'est précisément là où quelqu'un perd le contrôle de soi-même que lui apparaît une tendresse paternelle qui l'embrasse, qui lui sourit, qui a pitié de son néant. Pas de manière paternaliste, pas avec une compassion condescendante, mais avec une estime de toi, une valorisation de toute ta vie et de ta personne que tu n'aurais jamais imaginée, que tu n'avais jamais exercée jusqu'alors envers toi-même et donc envers les autres.

Qui es-Tu ?

Une question pleine de tremblement surgit alors en nous, comme elle surgissait souvent chez les disciples qui regardaient Jésus. Mais qui es-tu pour m'aimer ainsi ? Pour m'aimer plus que ma mère ou mon père, plus que ma femme ou mon mari, plus que mes enfants, mes frères et mes amis qui, en général, regardent mes cheveux gris et clairsemés avec impatience ou dérision ? Quel mystère es-tu pour m'aimer ainsi ? Avec quel amour mystérieux, si différent de mon amour ou de celui que j'attends des autres, tu m'atteins, tu me regardes, tu me touches, tu m'embrasses tout entier, embrassant chaque détail de moi, de ma vie et de mon histoire ?

Remarquons que souvent les disciples se demandaient qui était Jésus après des miracles prodigieux, comme lorsqu'il calme une tempête sur la mer : « Saisis d'une grande crainte, ils se disaient entre eux : "Qui est-il donc, celui-ci, pour que même le vent et la mer lui obéissent ?" » (Mc 4,41). Mais je dirais que l'attention aimante et émue du Seigneur pour les détails insignifiants de ma vie et de ma personne est encore plus provocante pour le sens du mystère que ces manifestations éclatantes. Surtout, elle nous invite davantage à la conversion. Provoqués par cette attention, nous comprenons qu'il existe un niveau bien plus grave de distraction et d'oubli dans notre vie. Nous nous irritons parce que nous oublions quelques cheveux, c'est-à-dire les moindres détails de la vie quotidienne, mais s'il est vrai qu'un Autre a une attention et un souvenir éternels de chacun de mes cheveux, de chaque instant, alors nous comprenons que ce qui est grave n'est pas d'oublier la pastille ou la raison pour laquelle on s'est levé de la chaise, mais d'oublier l'attention que Dieu vous porte, oublier son regard attentif et ému à chaque détail de notre vie.

En effet, ce qui me donne le plus le sentiment d'un vide, d'être rien, c'est lorsque je prie un psaume, ou les prières de l'Eucharistie, ou les lectures de l'Office divin et de la Messe, et que je me rends compte que ces mots n'ont pas d'impact, ne restent pas, s'envolent comme des feuilles mortes emportées par le vent. Pourtant, ce sont les paroles de Dieu, ce sont des « paroles de vie éternelle », comme le disait Pierre à Jésus (Jn 6,68), c'est-à-dire des paroles dans lesquelles Dieu me parle, me parle à moi, et en me parlant, il me fait, il me donne l'être.

C'est pourquoi la vigilance que nous devons réveiller chaque jour, la persévérance qui sauve notre vie qui passe et qui meurt, et le témoignage que nous sommes appelés à donner au cours de notre vie, c'est la foi en l'amour tendre et éternel de

Dieu pour nous, du Père qui, dans le Fils et par l'Esprit Saint, pense à nous jusqu'au moindre détail de chaque cheveu de notre tête et nous désire avec Lui dans la communion éternelle de la Trinité.

Qui appartient, vit

Jésus, au fond, quand il nous dit qu'ils peuvent nous haïr et nous tuer, mais que nous pouvons être tranquilles car pas un cheveu de notre tête ne sera perdu, c'est comme s'il déplaçait totalement le centre de gravité de la certitude de notre vie, de la stabilité de notre cœur, de notre consistance intérieure et extérieure, de notre identité. Il le déplace de nous-mêmes, ou de notre appui sur les autres, vers quoi ? Dans quel espace, dans quel lieu, à quel endroit tout ce qui en nous, entre nous, dans le monde s'effrite trouve-t-il dès maintenant une consistance totale, de tout nous-mêmes en tout et avec tous ? *L'appartenance*, le fait d'être à Lui, d'être au Christ et, en lui, au Père. La conscience surprise que même chacun de mes cheveux est à Lui, parce qu'il le fait pour un destin éternel de moi avec Lui, ne me fait pas sentir esclave mais fils. Parce qu'on comprend qu'appartenir à Dieu est le domaine dans lequel le Seigneur ne nous fait pas comme une chose, mais nous aime et nous façonne avec amour. Nous appartenons à Dieu, non pas parce que Dieu est tout-puissant, mais parce que Dieu est amour, charité, miséricorde. La miséricorde est l'amour de Dieu qui s'abaisse à m'aimer jusqu'au cheveu, et pas seulement cela, car le cheveu est une fragilité innocente, mais jusqu'à ma fragilité de pécheur, d'enfant perdu.

Se souvenir de cela, vivre en se souvenant de cela, ne signifie pas se souvenir d'un dogme, d'une formule du catéchisme, mais se souvenir d'une appartenance, d'une alliance, d'une relation vivante, face à face.
Lorsque le fils prodigue revient à lui, il se souvient immédiatement de son père, et il se souvient du père en pensant à son appartenance à lui :
« Alors il rentra en lui-même et se dit : “Combien d’ouvriers de mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je me lèverai, j’irai vers mon père, et je lui dirai : Père, j’ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d’être appelé ton fils. Traite-moi comme l’un de tes ouvriers.”
Il se leva et s’en alla vers son père. Comme il était encore loin, son père l’aperçut et fut saisi de compassion ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers.
Le fils lui dit : “Père, j’ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d’être appelé ton fils.” Mais le père dit à ses serviteurs : “Vite, apportez le plus beau vêtement pour l’habiller, mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds, allez chercher le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé.” Et ils commencèrent à festoyer. » (Lc 15,17-24)

Le fils se souvient qu'il a un père dont il peut dire « mon père », même s'il ne se sent plus digne de s'appeler son fils. Mais il reprend conscience d'une appartenance, celle au père qu'il a trahi. En revenant, c'est comme s'il décidait de réintégrer le cadre de l'appartenance au père, même s'il se contenterait d'être son

ouvrier. Il n'est plus son fils, mais son employé. Mais les employés appartiennent eux aussi à son père, et en fait, pour eux aussi, appartenir au père est une bonne chose, c'est une expérience de générosité, « ils ont du pain en abondance ». Dans le cadre de l'appartenance au père, un ouvrier, un serviteur, est mieux loti qu'un fils qui refuse cette appartenance. Le fils qui n'appartient pas meurt de faim, ou plutôt : il est mort, comme le dit le père, plein de joie, à son retour : « il était mort, et il est revenu à la vie ! ».

Mais ce père, c'est Dieu, et ce fils, c'est nous. Et cela doit nous interroger, non pas tant sur le fait de savoir si nous sommes immoraux au point d'aller dilapider tout notre héritage avec des prostituées, ce que nous parvenons plus ou moins à éviter, mais sur le fait de savoir si nous ne vivons pas nous aussi en dehors du cadre de l'appartenance à un Dieu plein de bonté qui veut que nous soyons ses enfants, gratuitement, au point que même si nous trahissons cette grâce, si nous revenons, Dieu la récupère, la rétablit entièrement, en abondance, en oubliant toute notre trahison.

Je souligne cela parce que si nous ne comprenons pas ainsi la charité de Dieu, nous la rendons abstraite, sentimentale, et finalement sans incidence sur notre vie. La charité de Dieu envers nous est l'offre gratuite d'un espace d'appartenance qui nous permet de vivre en enfants de Dieu. En dehors de cela, nous sommes morts, notre vie gaspille tout, ruine tout, tous les biens, tous les talents, toutes les relations, et surtout nous-mêmes.

Prendre au sérieux notre appartenance au Seigneur signifie alors se souvenir d'un regard sur nous qui attend notre regard, d'une attention du Cœur de Dieu qui attend l'attention de notre cœur. Le souvenir qui change la vie est celui d'être à Lui.

« Je suis à toi, sauve-moi ! » (Ps 118, 94) est le verset des psaumes qui m'attire le plus et que j'essaie de faire mien dès le matin et à la fin de la journée. Car le matin, on le dit comme un désir de tout vivre avec cette conscience de Lui et de moi qui dilate la vie, la rend importante, l'arrache au néant, au vide, à l'inconsistance structurelle de nous-mêmes ; et le soir, on le dit avec toute la trahison, l'oubli et la distraction que la journée a accumulés, découvrant que la reconnaissance de l'appartenance rétablit immédiatement la beauté, la consistance dans le cœur.

La charité : Dieu présent là où il est rejeté

C'est cela qui fait grandir en nous et entre nous la charité. La charité n'est pas seulement une vertu. La charité est l'Être de Dieu. Comment Dieu nous fait-il participer à son être d'amour parfait ? Il nous y fait participer en se rendant présent. Dieu est présent partout et toujours, mais avec l'homme, il a voulu que sa présence se décline en relation : Dieu est avec nous, il entre dans notre vie, il marche avec nous, il nous regarde, il nous parle, il nous touche, il nous prend par la main et il nous sauve. En somme, la présence de Dieu pour nous, c'est Jésus-Christ, l'Emmanuel, le Dieu-avec-nous qui vient nous sauver.

C'est cette venue que nous désirons qui donne tout son sens à la période de l'Avent. L'Avent, en effet, est le temps de l'attente de cette Présence. L'Avent désire la charité de Dieu pour nous, avec nous, en nous. L'Avent nous éduque à l'attente la plus importante pour notre vie, car elle attend une présence en appartenant à laquelle notre vie reçoit une consistance sans pareille. Tout le néant dont nous faisons l'expérience dans notre condition de pécheurs, dans notre errance dans la vallée des larmes, est embrassé par une Présence qui est amour, qui est charité.
Dieu est tellement charité, tellement amour et rien d'autre qu'amour, qu'il ne peut nous aimer sans venir, sans se rendre présent. Au point de devoir se faire homme pour venir aimer l'humanité telle qu'elle est réduite par le péché d'Adam et par tous les péchés.

Et là où Dieu ne peut venir, où il ne peut entrer, parce que nous le refusons, nous lui fermons la porte, comment peut-il nous aimer ? Comment peut-il être lui-même avec ceux qui n'accueillent pas la présence dans laquelle s'exprime son être d'amour ?

Il est important d'y penser pour vivre l'Avent dans la vérité, avec la vérité de Dieu avant qu'avec la nôtre. La vérité de Dieu est qu'il nous aime sans conditions, car il nous aime sans se réduire lui-même dans sa relation avec nous. Comment le Dieu qui est tout amour peut-il nous aimer là où sa présence est refusée ?
La réponse ultime, définitive et sans fin, la réponse sans fond sera la Croix. La Croix, c'est Dieu qui nous aime en se rendant tout présent là où il est tout refusé. L'homme pécheur consomme son refus de Dieu, son refus de l'amour, sans se rendre compte que c'est précisément dans ce refus extrême que Dieu exprime sa présence sans limites, et donc son amour sans fin.

Eh bien, ce mystère commence à Noël, dans l'Enfant qui naît précisément là où le rejet le confine, dans l'étable, dans la mangeoire, parmi les plus pauvres et les plus exclus, parce qu'il n'est pas accueilli à l'auberge. L'expérience de Dieu est renversée. Celui qui veut l'accueillir ne doit plus monter, mais descendre, et partager sa présence avec ceux qui la refusent.

Tout cela fait que pour nous, la charité, vivre la charité, n'est plus seulement une question de vertu, mais d'accueil, d'adhésion et d'appartenance à la présence de Dieu en nous, entre nous et dans le monde. La charité pour nous est une question qui concerne Dieu, où c'est Dieu qui est en jeu. Mais Dieu tel qu'il est présent dans le Christ, c'est-à-dire tel qu'il nous aime dans le Christ. Et c'est là que nous devons revenir à notre cheveu de départ. Car Dieu dans le Christ nous aime avec une attention jusqu'au moindre détail. Il est tout présent et présent à tout.

La charité en nous

Comment la charité naît-elle et s'affirme-t-elle en nous ? Si nous la découvrons et l'expérimentons dans l'appartenance que le Père rétablit pour nous dans son cœur, dans sa joie, dans sa beauté, comment la charité devient-elle nôtre ?
Elle s'établit en nous dans la mesure où l'appartenance au Seigneur devient l'espace vital dans lequel nous vivons tout, avec tous, toujours.

C'est dans le dialogue avec le fils aîné de la parabole du fils prodigue que l'on décrit ce que cela signifie :
« Or le fils aîné était aux champs. Quand il revint et fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. Appelant un des serviteurs, il s'informa de ce qui se passait. Celui-ci répondit : "Ton frère est arrivé, et ton père a tué le veau gras, parce qu'il a retrouvé ton frère en bonne santé." Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d'entrer.
Son père sortit le supplier. Mais il répliqua à son père : "Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais transgressé tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais, quand ton fils que voilà est revenu après avoir dévoré ton bien avec des prostituées, tu as fait tuer pour lui le veau gras !"
Le père répondit : "Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Il fallait festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé !" » (Lc 15,25-32)

Jusqu'à ce moment-là, ce fils ne vivait rien à la lumière de son appartenance à son père, ni plus ni moins que son frère parti tout dilapider. Il ne vivait ni son travail, ni ses relations avec ses amis dans l'appartenance à son père. Il ne vivait non plus sa relation avec lui-même à la lumière de son appartenance à son père. Il ne se sentait pas fils parce qu'il ne considérait pas comme son père cet homme qui l'avait engendré et qui gérait les biens de la famille. C'est pourquoi il ne définit pas le frère cadet en l'appelant « mon frère », mais « ton fils », c'est-à-dire que l'appartenance de son frère à son père ne le concerne pas, ne le concerne pas en tant qu'appartenance. Il ne veut pas partager avec son frère l'appartenance à son père parce qu'il ne l'accepte pas non plus pour lui-même, il ne l'estime pas, il ne l'aime pas, ce n'est pas quelque chose de précieux pour lui. Pourtant, son père lui accorde tout, il partage tout avec lui : « tout ce qui est à moi est à toi ». Comme s'il lui disait : je suis à toi et tu es à moi, et dans cette appartenance entre nous, tout le reste est compris. Mais le fils aîné n'a jamais saisi cette lumière sur tout, il n'a pas compris qu'il possède tout précisément parce qu'il appartient à son père.

Nous comprenons que la charité signifie permettre à la charité de Dieu qui nous fait siens, gratuitement siens, sans conditions – à tel point que le fils cadet la reçoit simplement en revenant vers son père, en se convertissant à son père, sans avoir à réparer quoi que ce soit –, la charité pour nous signifie considérer tous les autres comme « nôtres », comme appartenant à nous et nous à eux, parce qu'ils sont à Dieu, ils sont au Père, ils sont au Christ. Si je peux appeler Dieu « Notre Père », et je l'appelle ainsi en vérité, c'est-à-dire avec une gratitude pleine de contrition et de confusion parce que je reviens toujours vers notre Père comme un fils perdu et retrouvé, alors je ne peux plus exclure personne de son appartenance à moi, et de mon appartenance à lui, car si je le fais, je m'exclus moi-même de l'appartenance au Père, c'est-à-dire de sa charité.

La charité entre nous et avec tous est la mémoire vivante et efficace, c'est-à-dire qui change la vie, de l'appartenance au Père, dans le Fils, par le don du Saint-Esprit.

L'Église, la communauté chrétienne, la Fraternité, est donc le lieu où le partage de l'appartenance au Seigneur est explicite, doit être explicite, explicite comme dire ensemble le « Notre Père », explicite jusqu'à nous exprimer les uns aux autres la tendresse de Dieu au point de ne pas laisser perdre un seul cheveu de nos têtes, jusqu'à partager les besoins, les joies et les peines, les fatigues et les forces, la sainteté ou la conscience d'être pécheurs et de devoir mendier le pardon.

Qui est ma mère et qui sont mes frères ?

Hier, c'était la fête de la Présentation de Marie au Temple, et l'Évangile de la Messe parlait justement de l'appartenance au Christ :
«Comme Jésus parlait encore aux foules, voici que sa mère et ses frères se tenaient au-dehors, cherchant à lui parler. Quelqu'un lui dit : "Ta mère et tes frères sont là, dehors, qui cherchent à te parler." Jésus lui répondit : "Qui est ma mère, et qui sont mes frères?" Puis, étendant la main vers ses disciples, il dit : "Voici ma mère et mes frères. Car celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère." » (Mt 12,46-50)

Même la Mère de Dieu a dû comprendre – mais elle l'a compris dès le début ! – que l'appartenance à Jésus n'était pas fondée sur la parenté terrestre, mais qu'elle trouvait sa consistance dans l'appartenance prioritaire au Père, celle de Jésus lui-même et la nôtre à travers Lui. Cet Évangile m'a fait réfléchir sur les relations entre nous, sur les relations de communion dans la communauté chrétienne. Même le fait d'être parents, même le fait d'être époux, n'a pas en soi la consistance relationnelle, la consistance de communion qui nous est donnée en appartenant au Père dans le Christ, en reconnaissant que nous sommes à Lui, que nous appartenons à Dieu ontologiquement et par grâce. Ainsi, même les relations les plus familiales et les plus intimes sont appelées à une plénitude d'appartenance qui n'est pas le fruit de nos sentiments, ni de notre volonté et de notre force, mais de la grâce d'appartenir au Seigneur parce qu'Il nous aime au point de souffrir si nous nous perdons, si nous nous éloignons, si nous nous divisons en pensant Lui appartenir chacun de son côté. Nous sommes à Lui parce qu'Il nous aime, parce qu'Il a pitié de notre néant, parce qu'Il ne peut se passer de notre néant pour être « tout ». Car, pour Dieu, « être tout » signifie être charité totale, nous aimer tous et pour toujours.